

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** [8] (1905)  
**Heft:** 11

**Artikel:** Son confrère  
**Autor:** Barancy, Jean  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-255103>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 23.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

++ POUR LA FAMILLE \*\*

PARAISSANT

A PORRENTUUY



N° 11

Supplément du Dimanche 19 mars

1905

## SON CONFREERE

par JEAN BARANCY (Suite)

Il se leva de nouveau brusquement, se remit à marcher, s'arrêta, poussa un soupir, se réinstalla auprès du feu, se mit à écrire et ne composa jamais de vers avec plus de rapidité que ce jour-là, sous l'inspiration que son rêve venait de faire éclore. Il les intitula : *La Robe rose*.

Dans le chemin qui suit le bois,  
Dans l'herbe haute où se repose  
La campanule au doux minois,  
Je vis passer la robe rose.

Trottinant comme des lutins,  
Sous la robe, je vis encore  
Deux pieds légers, deux pieds mutins  
Parmi les fleurs venant d'éclore.

Le vent, sous les roseaux frileux  
Courait avec un gai murmure,  
Et berçait l'étang paresseux  
Tout endormi sous la ramure.

Un rêve que j'avais dompté,  
Secouait son aile morose  
Dans la splendeur de cet été  
Lorsque passa la robe rose.

La robe rose et des yeux bleus  
Qui souriaient. Je dois vous dire  
Que soudain, dans le bois ombreux  
Je ne vis plus que ce sourire.

Je ne vis plus dans le chemin  
D'autre fleur que la promeneuse,  
Je ne vis plus que le carmin  
De sa lèvre fraîche et joyeuse.

Ainsi que l'or des cheveux blonds  
Nimbant son front d'une auréole;  
Mon rêve est rempli de rayons  
Depuis que vers elle il s'envole.

Mais aussi, depuis ce moment,  
Mon cœur bat pour très peu de chose;  
Un rien l'émeut, un rien vraiment...  
Il suffit d'une robe rose.

Il relut sa poésie, sourit au souvenir de cette jolie robe, je ne sais laquelle, couleur d'illusion, et retomba dans ses réflexions d'où le tira, tout à coup, un bruit de rires et de voix. Puis, deux coups furent trappés à la porte de la salle où il se morfondait de solitude et d'ennui et, avant même qu'il eût répondu, voici que M. Caribié, M. Vilmaine et M<sup>me</sup> Darennes apparurent devant lui.

### VII

De Montaudière se leva brusquement et resta debout contre sa table, sans faire un pas au devant de ses visiteurs inattendus, les yeux remplis de vague comme ceux d'un halluciné.

— On vous surprend, hein, mon cher ami ? s'écria joyeusement le curé en s'approchant de lui la main tendue, tandis que M<sup>me</sup> Darennes, se tenant un peu à l'écart, riait sous le grand fichu de laine qui l'encapuchonnait.

— Si l'on me surprend ? répéta-t-il, c'est-à-dire qu'il me semble rêver... Est-ce réellement vous que je vois et que j'entends, mon cher curé ? Et vous, madame... êtes-vous bien M<sup>me</sup> Darennes ?

— Oh ! certainement monsieur ! répondit-elle en jetant à l'air la note gai de son rire. Nous excuserez-vous de venir ainsi, à l'improviste, vous déranger, et vous demander, pour quelques instants, place à votre foyer ? Il fait si froid, je ne pouvais plus marcher.

— Nous avons rencontré Jeannou en route, ajouta le curé ; mais elle allait en commission et nous n'avons pas voulu qu'elle rétrogradât pour nous annoncer.

De Montaudière approcha des sièges du beau feu clair et, quelques secondes après, recevait l'explication de cette visite imprévue.

— De tout temps, lui dit M. Vilmaine, notre amie, M<sup>me</sup> Darennes, a désiré voir tomber la neige ailleurs que sur les toits parisiens et je lui avais promis de lui annoncer

sa première apparition dans notre petite ville comme elle m'avait à son tour, promis de revenir pour la contempler et en jouir à son aise. Une idée d'artiste qui...

— Une idée d'artiste, répéta la jeune femme en l'interrompant, qui met ses amis fort en peine ! Figurez-vous, monsieur, continua-t-elle en s'adressant à de Montaudière que, non contente de voir tomber la neige à Rouvelles où elle ressemble trop vite à celle de Paris, j'ai voulu me rassasier d'elle en pleine campagne et suivi M. Caribié qui, arrivé en ville hier, devait forcément retourner aujourd'hui à son presbytère. Nous avons pris une voiture et, au début, le cheval marchait sans trop de difficultés. Mais voilà qu'à peu de distance d'ici, il se déferma et le cocher voulut s'en retourner tant bien que mal parce que, paraît-il, il n'y a pas de maréchalerie à Arlambale. Force nous fut donc de continuer notre route à pied. C'est drôle de marcher dans la neige ; c'est drôle, mais on a froid et, comme j'étais gelée, l'idée nous est venue en passant devant votre maison, de nous y arrêter. Voilà notre histoire.

Se trouvant tout près de la cheminée, elle avait retiré l'épais fichu qui l'enveloppait et ses fins cheveux blonds étincelaient comme de l'or sous sa petite toque de fourrure, tandis que ses yeux bleus, à demi clos car le feu l'éblouissait, s'emplissaient des clartés de l'âtre.

Très à l'aise, comme si elle se fut trouvée chez elle, très simple d'allures, les mains enfantinement tendues vers la flamme, les lèvres entrouvertes sur ses dents mignonnes, elle resta pendant quelques minutes immobile et silencieuse, écoutant parler de Montaudière ou M. Vilmaine, mais ne songeant plus à se mêler à la conversation, toute à la jouissance de la bonne chaleur qui la pénétrait. Puis, soudain, elle se leva, donnant ainsi le signal du départ.

— Comment ! balbutia de Montaudière, déjà vous voulez partir ?

— Les jours sont si courts ! répliqua-t-elle.

Elle reprit son fichu déposé sur un coin de la table et ses yeux s'arrêtèrent sur la feuille de papier où la poésie du vieux garçon étalait son titre printannier : *La Robe rose*.

Dans son trouble de tout à l'heure, il n'avait pas songé à la cacher et Mme Darennes, un peu curieuse, parcourut vivement en remettant son fichu toutes les lignes de la grosse écriture très lisible, tandis que ces messieurs continuaient de parler.

Mais voilà qu'en levant les yeux, elle surprit ceux de de Montaudière fixés sur elle. Elle rougit et il pâlit un peu.

Elle venait de comprendre vers quelle robe rose s'envolait le rêve ailé du poète, et il sentait bien qu'elle le devinait.

Environ trois semaines après ce petit incident, de Montaudière reçut, un soir, la visite de son curé, venant, lui dit-il, faire comme autrefois une partie de dominos avec lui.

Depuis le jour où Mme Darennes et le percepteur s'étaient, ainsi que lui, arrêtés dans sa maison en se rendant au presbytère, il semblait s'être tout à fait réconcilié avec lui et il accepta sa proposition avec plaisir, car l'hiver se prolongeait et les soirées solitaires lui semblaient fort tristes.

Il ne paraissait d'ailleurs nullement débarrassé de son ennui, du souci qui, il y a trois semaines, pesait si lourdement sur lui et contre lequel il luttait avec le persistant espoir d'en triompher par sa volonté énergique. En attendant, cet homme de volonté énergique joua fort mal aux dominos, ce dont bénéficia son partner, en apparence, très occupé à marquer ses points.

— Encore une pour moi ! dit-il joyeusement, encore une.

Dans la salle bien chauffée et bien éclairée, on n'entendait que le crépitement du feu, le heurt des dominos et la voix railleuse de M. Caribié.

— Vous jouez tout de travers ce soir, mon cher ami, et paraîsez préoccupé...

— C'est une idée que vous vous faites, répliqua de Montaudière, car je ne suis nullement préoccupé, mais ce mauvais temps finit par me porter un peu sur les nerfs.

— Je comprends cela ; cependant vous pourriez, cela me semble

être moins sombre que le temps.

— Je ne suis pas sombre ; mais il est difficile de parler et de combiner son jeu.

— Vous le combinez mal en tout cas ; vous perdez chaque fois.

— C'est la déveine : mais elle ne saurait durer. Vous allez voir.

— Voyons... A propos et tant que j'y pense, savez-vous que Séverin Larchet part samedi ?

— Non, répondit le vieux garçon en posant brusquement sur la table les dominos qu'il tenait dans sa main. Qui vous a dit cela ?

— Mme Darennes elle-même.

— Ah ! fit-il, pourquoi part-elle ?

— Mais elle n'était pas, que je sache, venue pour demeurer. Elle voulait voir sa petite fille qu'elle avait laissée en pension à Rouvelles, et jouir pendant quelques jours, du spectacle d'une belle neige. Que ferait elle de plus ici ? C'est à vous de jouer, cher ami, j'ai posé du cinq.

(A suivre.)

Jean BARANCY.



Le capitaine Clado devant la Commission internationale d'enquête